

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du  
JOURNAL,  
Rue 25 Mai n. 67.

MONTEVIDEO ET PATRIE

PRIX

de  
L'ABONNEMENT  
3 patacons par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Dimanche 2.—Prise d'Alexandrie (Egypte) par le général Bonaparte (1798).

MONTEVIDEO.

LE GENERAL DON FRUCTUOSO RIVERA.

(Traduit de l'espagnol.)

(Voir les numéros 112, 113, 115, 117 et 118.)

Dans la Gazette du 9 courant, Rosas prétend que le général Rivera a tué des femmes enceintes, et qu'il a fait égorger jusqu'à des enfants. Ceci est une atroce calomnie. Le général Rivera n'est pas un homme de sang. Sa pitié pour ses ennemis est portée à un tel point qu'elle devient un défaut, et qu'elle est quelquefois justement censurée par les amis de sa cause. Nous défions Rosas et ses écrivains de citer un seul fait qui justifie la calomnie infâme au moyen de laquelle ils essaient de ternir la réputation de l'illustre champion de la République Orientale.

Nous le répétons, s'il est nécessaire de donner un conseil au général Rivera, pour le bien du pays, c'est que, dans cette guerre, il fasse taire sa clémence nuisible, que, le fer et le feu à la main, il soutienne la guerre comme on la lui fait, parce qu'il n'y a que ce seul moyen d'assurer l'indépendance nationale.

Les colonnes de notre journal ne suffiraient pas pour consigner tous les actes magnanimes qui font l'ornement de sa vie publique.

FRUITIERON.

SOUVENIRS DE LA RÉPUBLIQUE.

MÉMOIRES D'UN BOURGEOIS DE PARIS.

PREMIER ÉPIQUE.

UNE FEMME CÉLÈBRE.

(Suite et fin.)

Sa célébrité d'autrefois n'était déjà plus qu'un vague souvenir qui la vieillissait sans la recommander. Puis, sa première splendeur de talent et de beauté était passée; ceux qui pouvaient l'aider l'avaient connue plus jeune, plus brillante; sa réapparition fut pour eux comme un désagréable avertissement que le temps avait marché. Ils détournèrent les yeux pour regarder ailleurs. Le plus sage eut été de se soumettre à cet abandon, car le succès ne revient jamais à ceux qu'il a délaissés; mais il y avait en Caroline trop d'ardeur pour qu'elle acceptât ainsi l'oubli à l'amiable. Ses habitudes lui avaient d'ailleurs créé un besoin d'agitation qu'il fallait satisfaire. A l'activité saine

Laissons parler toute la population espagnole de cette ville, abritée et protégée contre les fureurs de la Révolution par le général Rivera.

Laissons parler tous les prisonniers et tous les propriétaires brésiliens, qui ont rencontré un protecteur généreux dans le général Rivera pendant la guerre de l'indépendance.

Laissons parler tous les officiers argentins et orientaux qui combattaient pour le gouvernement général pendant la guerre civile soutenue par Artigas, et qui tombèrent prisonniers au pouvoir de Fructuoso Rivera.

Laissons parler les prisonniers Lavallejistes qui se compromirent dans la sédition de 1832, et qui furent préservés par le général Rivera de la fureur sanguinaire de Manuel et d'Ignacio Oribe qui demandaient leur mort.

Laissons parler les prisonniers faits à Oribe, à Yucutuja et Palmar, rendus à la liberté, avec des chevaux pour retourner chez eux, quoiqu'ils eussent fait une guerre à mort au général Rivera, qu'ils eussent tué Cofre, Osorio, Gargel, Grimau, et d'autres patriotes illustres, et qu'ils eussent été faits prisonniers pour la seconde fois.

Laissons parler Melgar, Garzon, Latorre, Rincon et tant d'autres prisonniers faits à Paysandu, en 1838, et rendus à la liberté.

Laissons parler Ignacio Oribe, le vaincu de Palmar, qui a vécu respecté, avec une solde du général Rivera, jusqu'à ce qu'il lui plut de désertir, et de passer au service de Rosas, ce même Ignacio Oribe qui, aujourd'hui, fait une guerre à mort à Rivera et à ses amis.

et fructueuse de la jeunesse avait succédé je ne sais quelle fièvre inquiète, quelle manie de projets et de tentatives qui tenaient son imagination perpétuellement haletante. C'était le commencement de cette étrange maladie qui semble saisir, vers leur déclin, ceux qui ont cherché la vie dans le trouble et la sensation; malheureux jais errans de la pensée qui, pour n'avoir point permis à leur âme de se reposer dans le calme, semblent condamnés à une marche éternelle à travers tous les chemins de la fantaisie, et que ces chemins conduisent toujours à l'impossible.

Après avoir lutté longtemps contre l'oubli qui l'enveloppait chaque jour davantage, Caroline Woiet disparut enfin subitement des cercles parisiens et je n'en entendis plus parler.

Ce fut dix ans après seulement qu'un hasard me la fit rencontrer et que j'assistai au dénouement de cette existence si mouvante et si mêlée.

C'était en 1829, autant qu'il m'en souvient, Je traversais le parc de Saint-Cloud, que je n'avais point revu depuis plusieurs années, lorsque j'aperçus, dans la grande allée du bord de l'eau, une femme maigre, jeune et presque en haillons, qui marchait lentement entre un petit

Laissons parler tous les prisonniers de Cagancha, mis en liberté par le général Rivera.

Laissons parler don Jorge Liñan, pris quatre fois, et quatre fois mis en liberté par le général Rivera, et qui aujourd'hui le combat en désespéré.

Laissons parler le libelliste don Lucas Morena, calomniateur du général Rivera; pendant 8 années consécutives, il lui a fait la guerre avec l'épée et la plume; il a été sauvé en 1842 par le général Rivera au moment où il se noyait; il a été mis immédiatement en liberté; aujourd'hui il porte les armes contre son bienfaiteur.

Laissons parler tous les Lavallejistes, les blanquillos ou ciriacos, respectés dans leurs existences, leurs fortunes et leurs familles, et appelés à des emplois de distinction et de confiance, quand ils ont voulu les accepter.

Laissons parler, enfin, dans toute la République, tous ceux qui connaissent le général Rivera, et ils étoufferont sous leur témoignage solennel les calomnies de Rosas.

La Gazette du 27 mars soutient que, lorsque le général Rivera dut quitter Buenos-Ayres, poursuivi par la présidence nationale, Rosas le protégea et lui donna de l'argent pour favoriser sa fuite.

Nous prouverons que ces faits sont faux; mais, auparavant, nous voulons placer de nouveau Rosas en contradiction avec lui-même.

Dans la note que son ministre Felipe Arana adressa, le 18 octobre 1842, au ministre anglais Mandeville, pour refuser la médiation britannique, Rosas qualifie de la manière sui-

chien griffon et un grand chien loup. Elle se baissait, de temps en temps, pour ramasser de petites branches mortes qu'elle cassait avec une sorte d'agitation nerveuse. Son air, son allure, son costume, tout semblait indiquer une folle. Elle portait une redingote de toile jaune, à taille courte et à manches serrées; un fichu de tulle rosé sur l'épaule droite, et un chapeau de paille auquel pendait un fragment de plume noire retenu par un galon d'or. Je la considérais depuis quelques instans avec une curiosité mêlée de pitié, lorsqu'elle se retourna tout à coup de mon côté, poussa une exclamation et s'avança vers moi en m'appelant par mon nom.

Je m'arrêtai stupéfait.

— Ne me reconnaissez-vous pas? demanda une voix rauque et saccadée.

Je balbutiai une excuse en cherchant à démêler quelques vagues réminiscences.

— Quoi! vous aussi vous avez oublié vos amis de la révolution! reprit-elle.

— Caroline! murmurai-je incertain.

— Elle-même... continua la vieille femme.

Je la regardai encore, saisi, muet et ne pouvant rattacher ce que je voyais à mes souvenirs.

vante la conduite de Rivera, quand il était poursuivi par la présidence.

"En 1826, comme on avait intercepté la correspondance qu'il entretenait avec un des généraux ennemis, il se déclara en insurrection ouverte, comme général en second du corps que celui-ci commandait."

Si Rivera était un traître, lorsque la présidence le poursuivait, comment don Juan Manuel Rosas, cette fleur immaculée de patriotisme, qui ne favorisa jamais en rien cette guerre du Brésil, cachait-il Rivera, le protégeait-il, lui donnait-il un secours de 2,000 piastres fortes, comme il est articulé dans ce numéro de la Gazette? Et cela, lorsque ce même Rosas ne souscrivit pas pour les frais de la guerre avec la moitié de la somme dont il parle, et lorsque la prise d'un traître de cette importance eut été si décisive? Comment Rosas causait-il un si grand préjudice à la cause nationale de la République Orientale et de la République Argentine, et se faisait-il le recruteur et comme le protecteur d'une trahison? Ne serait-ce pas que Rosas était un vil anarchiste, un ennemi hypocrite de la cause sacrée de sa patrie? Ou bien n'aurait-il pas menti, en flétrissant de cette manière la conduite du général Rivera, en 1826, et en le calomniant vis-à-vis des cabinets de France et d'Angleterre?

Oui, Rosas a menti dans la classification qu'il a faite du général Rivera, relativement à sa conduite en 1826, et en affirmant qu'il lui avait prêté des secours et des sommes d'argent; il a menti, en assurant que le général Rivera était ingrat envers lui, puisqu'il n'a rien fait pour lui. Le général Rivera n'a pas été le provocateur de la guerre actuelle; il s'est borné à se défendre et à défendre son pays contre les attaques de Rosas.

—Ah! vous me trouvez changée, dit-elle en secouant la tête; ce sont les médecins qui m'ont mise dans cet état; mais vous aussi vous êtes bien changé! vos cheveux ont blanchi, continua-t-elle brusquement; vous êtes vieux!

Un peu remis, je voulus lui parler du plaisir que j'avais, à la revoir; mais elle m'interrompit pour me dire que tous ses anciens amis l'avaient abandonnée; qu'elle méprisait les hommes et les donnerait tous pour ces deux chiens qui la suivaient.

La suite de notre entretien m'apprit une partie des malheurs et des déceptions qu'elle avait eu à subir. L'entrée des alliés avait ruiné la seule propriété qui lui restait en Champagne. La famille royale, à qui elle avait révélé sa détresse, s'était contentée de faire des promesses dont aucune n'avait été tenue, et les gens qui auraient pu la servir s'étaient refusés à toutes démarches. Enfin quelques ressources inespérées qu'elle venait de recueillir la mettaient au dessus du besoin, et elle n'attendait plus rien de personne.

Tous ces détails me furent donnés sans ordre et d'un ton dur. Il était clair que Caroline sentait enfin la lie de cette existence agitée qui, selon le vers de Byron, ne pétille que sur les bords.

J'essayai en vain d'arracher son esprit aigri à ce mécontentement affligé; tout semblait l'entretenir. Je l'approuvai d'avoir choisi Saint-Cloud pour retraite, et je vantai les beaux ombrages sous lesquels nous nous trouvions. Elle me répondit qu'elle n'avait jamais pu souffrir ces grands arbres ni ce parc où l'on montait toujours. Je lui parlai de sa musique, restée dans la mémoire du peuple.

—Je le sais, me dit-elle avec une amertume qui me saisit; il y a quelques jours, les émondeurs taillaient ici

En 1836, la présidence fut surprise par les intrigues de la famille d'Oribe et du parti qu'on appelle aujourd'hui blanco, ciriaco, rocin.

Le général Rivera peut dire comme Scipion à ses calomnieurs: "Pour vous confondre, voilà mes victoires de Rincon, de Sarandi et de Misiones; sans ces victoires, ma patrie ne serait plus libre, je lui suis resté fidèle, puisque je l'ai délivrée du joug étranger."

Le général Rivera échappa aux poursuites injustes de la présidence nationale, grâce aux efforts de ses amis, don Julian Gregorio Espinosa, et don Agustin Almeida. Tout ce que raconte Rosas sur sa coopération dans cette affaire n'est qu'une pitoyable fourberie.

Nous avons terminé notre tâche: et toutes les calomnies de la Gazette contre le général Rivera, nous croyons les avoir victorieusement réfutées.

A. DELACOUR, traducteur.

Decret du gouvernement. — Visite du camp d'Oribe. — Naufrage de l'Aigrette. — D. Fructos Rivera. — La bénédiction du drapeau des Volontaires Français, et de la Légion Italienne. — Adresse du commerce français.

Le décret du gouvernement oriental, qui accorde une amnistie pleine et entière à tous les individus qui ont abandonné temporairement la cause de la république, nous paraît dicté par une haute sagesse et par une admirable prévision. Ce décret aura, dans notre conviction sincère, deux résultats également utiles, sous un point de vue différent, au gouvernement oriental. En premier lieu, il ramènera au sein de la république des citoyens égarés, qu'un moment d'erreur avait jetés dans les rangs ennemis ou sur une terre étrangère: ils comprendront que l'indulgence de la république est l'indulgence d'une mère, et ils s'empresseront de répondre à son appel entraînant. En second lieu, les gouvernements civilisés de l'Europe, en comparant cette pièce officielle avec celles émanées du dictateur Rosas, pourront distinguer de quel côté est la civilisation, de quel côté la barbarie. Et pour l'Europe, et pour la république orientale, le décret dont nous avons publié hier la substance, sera d'une portée réelle et d'un noble enseignement.

les arbres en chantant l'écosse: Moi, j'aime la danse, et chaque fois que je passais près d'eux, ils me jetaient les branches coupées en m'appelant vieille fille. Le peuple ressemble aux enfants: il est toujours prêt à mordre le sein dont il boit le lait.

Cette dernière pensée sembla la ramener à une tristesse plus tendre. J'en profitai pour essayer des consolations. Je lui parlai des dangers de la solitude, des amitiés qu'elle pouvait renouer, de tout ce qu'elle trouverait encore de joie dans les arts, qu'elle comprenait si bien; elle m'écouta quelques temps avec une sorte de complaisance; mais se secouant tout à coup, comme si elle eût voulu échapper à une illusion qu'elle sentait venir:

—Il n'est plus temps, dit-elle, les plaisirs de la vieillesse ne peuvent être des plaisirs pour moi; où le feu de ciel a passé, il ne reste plus que cendres!

Je revins un mois après pour voir Caroline, mais on me dit qu'elle était retournée à Versailles, sans pouvoir me donner son adresse.

Je n'en entendis plus parler jusqu'au printemps de 1834, où j'appris d'une jeune dame qui l'avait rencontrée par hasard qu'elle habitait de nouveau Saint-Cloud. Atteinte du choléra lorsque cette terrible maladie s'abattit sur Paris et ses environs, la baronne, qui vivait seule, était restée trois jours sans sortir de sa chambre et sans que personne s'inquiétât de son absence. Les hurlements plaintifs de sa chienne finirent par attirer l'attention. On força la porte, fermée en dedans, et on la trouva gisant à terre sans connaissance et dans un état impossible à décrire. Sa chienne, couchée sur elle, lui avait conservé un peu de chaleur; personne n'osait approcher ni toucher ce que l'on croyait être un cadavre. La femme d'un cocher, plus courageuse que les autres, se hasarda et assura

L'opportunité de ce décret est démontrée par la visite récente qu'une commission Franco-Anglaise a faite au camp d'Oribe, mercredi dernier. Cette commission avait pour objet de faire cesser les maux de la guerre, et, si cette condition ne pouvait être obtenue, de la régulariser au moins. Oribe employa, pour recevoir les officiers, ce vieux moyen que nous avons déjà mentionné dans nos colonnes; sur le passage des officiers, ce n'était que poules, artillerie, bétail et légumes: on leur laissait à penser que tout le camp était aussi bien garni que l'endroit où ils furent accueillis. Lorsqu'on fit observer à Oribe que sa position était devenue très critique, et qu'il agirait sagement, en demandant à traiter, avec la condition que son armée se retirerait sur le territoire argentin, il répondit que, bien que la place lui parût imprenable par la force, il en serait maître avant quinze jours, et qu'alors il ne répondait pas des excès que commettrait son armée indignée contre les étrangers armés résidant en cette capitale; mais que, si la place voulait le recevoir immédiatement comme président, il pardonnerait à tous ceux qui y sont renfermés sauf à six personnes. Oribe se crut réellement dans le rôle d'Edouard III, roi d'Angleterre, au siège de Calais; mais nous ne pensions pas être dans une position assez désespérée, pour qu'un nouvel Eastache de St-Pierre aille lui offrir les clefs de la ville, la corde au cou et demandant merci, avec six autres victimes.

Quant à la question de régulariser la guerre, Oribe répondit qu'il s'engageait à ne combattre que sur le champ de bataille les simples soldats, mais qu'il ferait fusiller tous les officiers qui tombaient en son pouvoir.

Accusé d'avoir laissé égorger, châtir et brûler deux sujets sardes, il prouva par une lettre authentique adressée au traître Montoro, qu'en effet un sujet sarde avait été tué; qu'il se nommait Nicola; mais que ce fut par hasard. Ce meurtre, joint à ceux des sardes Rosato et Tirpo, dont toute la population de Montevideo a vu les cadavres égorés, châtirés et brûlés, prouve que trois sujets sardes ont subi ce traitement par hasard!

Nous ignorons quelles sont les impressions éprouvées par M. les amiraux français et anglais, au récit d'une pareille conversation. Pour rendre hommage à la vérité, nous dirons que, dans l'entrevue, le commandant de la Gloire, M. Jourdan, a montré une fermeté digne de son rang.

Parmi les navires jetés à la côte, aux environs de Maldonado, par le dernier pampéro, nous mentionnerons l'Aigrette, complètement perdu avec tout son équipage, sauf deux matelots et un pilote qui ont échappé comme par miracle. Nous espérons que M. le consul s'empressera de faire pour ces infortunés tout ce que son devoir lui impose.

Le général Rivera a envoyé à M. le ministre de la guerre le bulletin complet de l'Action de Solis. La perte de l'armée Orientale consiste en trois soldats tués, un du Pavant-garde et un du 3<sup>e</sup> de corps blessés; le lieutenant colonel, D. Juan Cecilio Paz, a été tué d'un coup de lance. — L'ennemi a perdu sept cents hommes, tant tués que

que la baronne vivait encore. Elle fut en conséquence transportée à l'hôpital: sa chienne l'y suivit, mais on refusa d'y recevoir la pauvre bête, et la femme du cocher la recueillit. Caroline rétablie avait reconnu ce bienfait en venant loger chez cette femme, lui faisant l'abandon d'une partie de ce qu'elle possédait et lui promettant le reste après sa mort.

Ces détails, qui se rapportaient à une époque déjà reculée (car la jeune dame qui me les donnait n'avait point vu la baronne depuis longtemps), me décidèrent à partir sur-le-champ pour Saint-Cloud. Je fus reçu par la nouvelle hôtesse de Caroline, qui me déclara qu'elle faisait la sieste et qu'on ne pouvait l'éveiller. Elle m'apprit en même temps que la baronne ne recevait personne depuis plusieurs mois, qu'elle ne sortait plus et dormait une partie du jour.

—Elle a encore le cœur bon, ajouta l'hôtesse, et elle mange avec appétit, mais ses jambes ne peuvent la soutenir; je la lève et je l'habille comme une enfant, puis je l'assieds près de la fenêtre: elle aime à voir aller et venir au dehors; elle dit que ça la promène. Il y a des jours où elle est triste et d'autres où rien que la vue du soleil la réjouit.

Cependant Caroline ne se réveillait pas. Le temps me pressait; je laissai mon nom en avertissant que je reviendrais.

Je n'y manquai pas quelques jours après. J'avais avec moi l'enfant de la jeune dame qui m'avait appris le retour d'Elidora à Saint-Cloud. Dès que l'hôtesse me vit, elle me reconnut.

—Ah! vous venez voir la baronne, dit-elle; je lui ai remis votre carte, et elle a bien recommandé de vous recevoir. Mais la pauvre chère femme va de mal en plus;

prisonniers, et dispersés, sans compter les blessés qui sont très nombreux.

Le général Rivera recommande au gouvernement de la république les chefs, officiers, soldats qui se sont distingués dans cette journée; la liste en sera communiquée. Le brigadier général D. Anacleto Medina, s'est distingué par son habileté et son intrépidité ordinaires. Le général Rivera espère que le gouvernement traitera avec distinction la famille honorable du lieutenant colonel D. Juan Cecilio Paz, inort au champ d'honneur.

Nous ignorons si le temps permettra qu'ait lieu, demain, la bénédiction des drapeaux des légions française et italienne. Si la cérémonie a lieu, elle sera calme et religieuse, pleine d'une sainte ferveur et d'un enthousiasme sérieux et réfléchi.

L'adresse de notre commerce français à M. le ministre des affaires étrangères, en France, est complètement revue. Nous n'avons pas besoin de rappeler à M. le président de la commission qu'il importe de la mettre immédiatement au net et de la soumettre aux signatures. Nous sommes à sa disposition, pour notre part, s'il a besoin de notre aide et de notre coopération.

A. DELACOUR.  
Samedi, 1er juillet 1843.

Extrait du rapport de M. le General Paz, en date du 1er Juillet 1843.

L'explosion de la mine préparée par les ennemis a tué 8 hommes; il n'y avait pas plus de 20 hommes dans l'habitation. Aucun officier n'a péri. L'ennemi n'a pas pu profiter de la surprise et de la confusion produites au premier moment.

La sentinelle, placée sur l'arête, est tombée sur ses pieds, sans blessure. Une autre sentinelle a eu le même bonheur.

OFFICIEL.

Aujourd'hui sont arrivés au quartier général deux pas-sés de l'infanterie ennemie; ils ont déclaré, entre autres choses, que Barceña était garrotté avec des fers aux pieds, à bord de l'escaдрille de Rosas; tous deux l'ont vu, au moment où on l'embarquait. Leur déclaration sera publiée.

Ces deux hommes sont pris dans le moment de confusion qui suivit l'explosion de la mine préparée par l'ennemi.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU GENERAL RIVERA.

L'ennemi est à Toledo; notre avant-garde occupe l'en-trait appelé les peñales de Castro. Si Fortunato, Estibao, et le colonel Fryre s'incorporent à moi, je ferois manœuvrer mon armée contre l'ennemi, pour voir si nous

depuis votre dernière visite elle ne s'est point levée et elle baisse à vue d'œil.

—Menez-moi près d'elle, répondis-je.

La femme me fit monter un petit escalier obscur et tor-tueux qui conduisait à la chambre de Caroline. C'était une pièce étroite, basse, exposée au midi, et qu'éclairait un soleil de juin dardant à travers des croisées sans rideaux. L'air y était fétide; une grande glace, placée de manière à réfléchir le pare, en occupait le fond et faisait face au lit. Un piano d'Erard couvert de musique était encore ouvert.

L'hôtesse m'avait précédé de quelques pas pour me nommer; mais la malade ne répondit pas. Elle était plongée dans un état de somnolence qui retentait sur le som-meil ni la veille. Sa coiffe, à moitié tombée, laissait échap-per de longues mèches de cheveux d'un gris blond; ses yeux bleus paraissaient vagues et comme noyés dans un brouillard. Sa peau, qui avait conservé de la finesse et de la transparence, était devenue terne. Elle avait la tête posée sur un énorme faisceau de lilas et de jacinthes blânes.

Je fis observer à l'hôtesse que le parfum de ces fleurs pouvait être dangereux.

—C'est elle qui les veut, répondit la femme; il lui faut tous les jours un bouquet que mon garçon va lui cueillir.

Sur la table de nuit se trouvait un verre vide qui ex-halait une forte odeur d'eau de vie.

—Elle a pris son coup du matin, me dit l'hôtesse. A présent que l'appétit ne va plus, cela lui ranime le cœur! Ah! c'est que je ne la laisse manquer de rien! N'est-ce pas que je vous soigne bien? Allons parlez donc! Je n'ai pas soin de vous, n'est-ce pas?

Cela était dit d'un ton rauque et impérieux que prennent

reussirons aussi bien contre D. Manuel et Pacheco, que contre D. Ignacio et le colonel Flores.

Servando avait quitté l'avant-garde par suite de dis-sentiments avec D. Ignacio.

On dit qu'Oribe est physiqne; cette infirmité est con-tagieuse; elle s'est attachée aussi aux chevaux de son ar-mée. Au mois d'août, leur ardeur entre mourra de faim.

FRANCE.

CHAMBRE DES DEPUTES.

Présidence de M. SAUZET.—Séance du 27 mars.

Discours de M. Lamartine.

(Suite.)

L'opposition c'est toute ce qui souffre dans ses droits, dans ses intérêts, dans ses élans, dans ses espérances pa-triottiques. Pensez-vous que cette force ne s'augmente pas tous les jours? Vous savez quels sont; à l'heure qu'il est les soulèvements de l'opinion publique, les souffrances du patriotisme comprimé au fond du cœur de tous les ci-toyens; vous connaissez ces erreurs obstinées du pouvoir qui détache de lui, homme à homme, le pays tout entier. Voilà les forces de l'opposition dans le pays. Ah! vous ne vous croyez pas faibles, craignez plutôt d'être trop forts; craignez, pour un temps prochain, de ne pas pou-voir contenir assez dans les limites d'une opposition loyale et constitutionnelle la désaffection et le découragement général. (Mouvement.)

Mais j'ajoute encore que, pour conserver cette force, il faut que vous sachiez la ménager. Ne la disséminez pas ainsi sur des questions de détails que vous signalez vous-mêmes comme étant de peu d'importance. Songez que ce sont ces grandes questions qui amènent les grands triomphes.

Sur ces questions-là toutes vos forces, toute l'indigna-tion du pays; par exemple, le scandale des élections vous fournira bientôt une belle carrière. Le seul moyen d'avoir une action efficace sur le pays, sur la majorité, c'est de concentrer ses forces sur un seul point, de les concentrer sur une ou deux grandes questions; en épripil-lant, en disséminant ses forces, on a épuisé sa puissance réelle. On ressemble au mineur qui porterait sa poudre gr in à grain au pied du rocher qu'il voudrait faire sauter. Réservez-vous donc pour les grandes questions.

Il n'y a qu'un petit nombre de questions de cette nature.

les gardiens des enfans et des foies; Caroline y répondit par un sourire machinal d'assentiment. J'avais le cœur affreusement serré. Je voulus approcher du lit; mais la chienne, qui venait de mettre bas cinq petits sur cette horrible couche, se dressa en montrant les dents et con-traint des pieds au chevet, comme si elle eût voulu en dé-fendre l'approche.

—Paix! Paix! dit-elle, c'est l'hôtesse, qui prit dans un coin une verge d'osier, à la vue de laquelle la chienne s'apaisa. Je réussis à me glisser dans la rueille avec l'enfant et je pris la main de la malade.

Les aboiemens des chiens l'avaient tirée de sa stupeur; elle me regarda, et un éclair ranima son visage. J'appro-chaient tout en murmurant sa mère et en demandant si elle se la rappelait.

—Oui, oui, dit-elle; belle, bonne et distinguée. Il y en a trop peu de pareilles pour qu'on l'oublie!

Puis, sortant du lit un bras décharné, elle attira vive-ment à elle la petite fille. Celle-ci, avec cet instinct de sympathie qu'elle eût chez l'enfant l'aspect de la souffran-ce, lui sourit et l'embrassa.

Là baronne demeura un instant la main posée sur cette tête blonde et pure, murmurant quelques mots inin-telligibles, puis, fatiguée de cet effort, elle laissa retomber sa tête sur son oreiller de fleurs fanées.

—Oh! elle n'est pas bien, reprit la femme, qui ne nous avait point quittés; avec ça qu'elle a sur le corps de drôles de taches.

—Des taches?

—Voyez plutôt.

Eile releva brusquement le drap, et je ne pus retenir une exclamation. La gangrène avait déjà gagné les jam-bes de la malade.

de questions qui puissent concentrer toute la puissance des oppositions dans un pays.

Etes-vous convaincus que l'opinion nationale, c'est-à-dire la vie du gouvernement représentatif, se retire jus-qu'à un certain point graduellement et des élections et du parlement? Etes-vous convaincus que le gouvernement exerce son empire et par les fonctionnaires sur la majori-té, et par les fonctionnaires sur les élections? Etes-vous convaincus que le grand ressort du gouvernement repré-sentatif pourra se trouver faussé? Etes-vous convaincus qu'il pourra se créer successivement une sorte de féodalité électorale, exclusivement basée sur les intérêts matériels?

Enfin, êtes-vous convaincus quela majorité est faussée, qu'il y a péril au moins lointain pour vos institutions? Etes-vous convaincus que certains votes sont captés dans cette chambre (par des complaisances? Etes-vous con-vaincus que ces votes peuvent amener un résultat nuisible à l'essence du gouvernement? Etes-vous convaincus que, pendant que les fortifications de Paris s'élèvent avec une incroyable rapidité, le matérialisme politique peut en même temps s'infiltrer dans le pays, le vicier dans ses organes? Si vous êtes convaincus de tout cela, ayez le courage de vos convictions, sondez la profondeur du mal tout entier, cherchez dans vos consciences un remède approprié à la gravité de la situation. Nous sommes opposition pour ce-là, nous sommes opposition pour marcher en avant du gouvernement, pour signaler les vœux, non pour compo-ser avec les faiblesses d'une majorité ni même pour com-poser avec le découragement momentané du pays.

Quant à moi, je déclare que je ne vois aucune réalité présente dans la mesure que vous proposez. Mais si vous voulez toucher à la racine même du mal, croyez-moi, essayez de toucher à la loi d'élection elle-même (agitation), essayez de toucher au système électoral. (Voix de la gauche: Très bien!) Osez remanier avec sagesse, mais remanier courageusement, ce qui vous paraît insuffisant ou défec-tueux dans le système électoral de la loi de 1831. Voulez-vous proposer l'adjonction des capacités? Voulez-vous pro-poser le vote au chef lieu? Voulez-vous proposer la sup-pression du cens d'éligibilité? Voulez-vous proposer une indemnité pour les députés? Voulez-vous plus encore? (Hilarité au centre droit.)

Voulez-vous proposer un grand remaniement de votre loi électorale, non-seulement en ce qui concerne l'adjonc-tion des capacités de la seconde liste, mais encore à cette fin qu'une législation appréciatrice introduise par caté-gorie dans le corps électoral tous les délégués des grandes

—Le médecin, continua l'hôtesse, dit que c'est mau-va signe.

—Plus bêt! interrompis-je.

Mais la femme haussa les épaules.

—Bah! elle n'entend plus; elle dort toujours.

En effet, les yeux étaient fermés et les traits avaient repris leur première immobilité.

J'étais de pitié, d'attendrissement, de douleur! J'al-lai m'asseoir près de la fenêtre, les mains jointes et les paupières gonflées de larmes que j'avais peine à retenir. L'entourage de ce lit de mort ajoutait encore à l'horreur de la scène. Près du chevet, au-dessus même de la tête de l'agonisante, se trouvait le portrait dont nous avons parlé, au commencement de cet article.

C'était bien Caroline, couronnée de fleurs et balançant entre la Gloire et l'Amour. Un peu plus loin, un autre portrait au crayon, datant du directoire, la représentait en homme, les cheveux bouclés, la cravate lâche, avec une redingote à moitié ouverte et des bottes à revers. Tout auprès se trouvaient des pastels de la princesse de Lamballe et de la reine, et plusieurs miniatures étrangères, peintes en épingles et en médaillons. Des chiffres entacés, des cheveux, des emblèmes de fidélité, des devises d'amour grimagaient autour du lit funèbre, rappelant toutes les phases de cette vie tourmentée. On pouvait embrasser pour ainsi dire d'un seul coup d'œil le point de départ et le terme, suivre pas à pas la route qui avait conduit cette créature si heureusement douée à la solitude et à l'abandon.

Je partis le cœur navré. Lorsque je revins le surlen-demain, Caroline Wuiet était morte et l'on achevait la vente de ce qui lui avait appartenu.

EMILE SOUVESTRE.

professions libérales et industrielles? (Mouvement prolongé)

Voulez-vous avoir le courage de proclamer l'une des conséquences de la révolution de juillet? Voulez-vous reconnaître que la propriété n'est pas la seule, la meilleure garantie? Voulez-vous reconnaître les droits de l'intelligence qui se font jour à tout moment par la presse, par la tribune, par les élections, de cette intelligence à laquelle vous devez faire sa part et tracer son orbite pour qu'elle ne cause pas de désordre! Si vous avez le courage de faire de pareilles propositions, nous les examinerons avec prudence, mais avec cette audace qui est le caractère du législateur. (Sensation.)

Et ne craignez pas d'échouer sans cesse devant le pays. L'opinion publique vous viendra en aide. La France, quand on lui présente une idée juste, la France est infatigable, infatigable comme son génie, et elle finit par triompher avec le secours de la presse, de la tribune, de toutes les forces vives du pays.

L'orateur signale ici l'opposition du gouvernement à toutes les idées de réforme même les plus honorables. L'opinion s'en effraie, s'en afflige. Car il y a une pensée vraie: c'est que tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis cinquante ans ont péri pour avoir vu leur principe s'affaiblir et dans lui-même et dans le pays.

Eh bien! je me demande si l'impulsion de juillet, si le grand mouvement libéral ne se sont pas ralliés, enervés. Il y a donc urgence pour le gouvernement d'emprunter une force nouvelle aux idées nouvelles, aux forces vives de l'intelligence et de la liberté! (Très bien! très bien!)

Je sais qu'à toutes les époques, quand les oppositions prévoyantes ont eu le courage de présenter des mesures semblables, elles ont recueilli des calomnies, mais elles les ont méprisées, et elles ont apporté à leur gouvernement et à leur pays des vérités et des secours. (Vive approbation à gauche.)

L'honorable membre termine, en votant contre la prise en considération.

(Le Siècle.)

### NOUVELLES DIVERSES.

La commission des monnaies poursuit activement ses travaux. La question de régie, qu'elle a examinée dans sa séance d'aujourd'hui, l'occupera encore pendant quelques jours. Il se pourrait même que la crainte d'augmenter trop les dépenses fit ajourner toute décision à cet égard. Toutefois, la commission ne statuera rien sans avoir entendu M. le ministre des finances.

Le 8e bureau, dans sa séance de ce jour, a nommé M. Lunéau commissaire pour l'examen du projet de loi relatif au chemin de fer de Marseille à Avignon, en remplacement de M. Charles, dont la démission a été acceptée par ce bureau, dans sa séance d'hier.

Voici le texte de l'ordonnance royale du 9 de ce mois qui nomme M. le comte d'Erlon maréchal de France:

« Vu la loi du 4 août 1839;  
« Vu le décès des maréchaux de France duc de Bellune, duc de Conégiano et comte Clausel;  
« Sur le rapport de notre président du conseil, ministre secrétaire d'état de la guerre,  
« Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:  
« Art. 1er. M. le lieutenant-général Drouet, comte d'Erlon (Jean-Baptiste), est élevé à la dignité de maréchal de France. »

M. le maréchal comte Drouet d'Erlon est né à Reims le 26 juillet 1765, le 28 juillet prochain le maréchal entrera dans sa 70e année.

Il est de quelques mois plus jeune que M. le maréchal Soult qui est né le 29 mars de la même année.

M. le maréchal Drouet d'Erlon s'engagea en 1792. Il était aide-de-camp du général Lefebvre en 1793, 1794, 1795 et 1796; général de brigade en 1799; général de division en 1803. Depuis il eut plusieurs commandements importants. Il fit des prodiges de valeur à Waterloo; condamné par contumace le 22 juin 1816, à la suite de la loi d'amnistie, il resta long-temps en exil.

Après la révolution de juillet, il reprit du service, et il commande en ce moment la division militaire à Nantes.

—Le gabare le *Marsonis* est parti de Brest le 9 avril. Ce bâtiment va porter à la Guadeloupe des vivres et des secours de toute espèce pour les habitants de cette colonie.

—Les nouvelles de Madrid, du 4 avril, annoncent que le premier vote de la nouvelle chambre des députés a été favorable au ministère. La commission de vérification de pouvoirs est composée de membres ministériels qui ont été nommés à la majorité d'une douzaine de voix. L'opposition compte prendre sa revanche. L'infant D. Francisco a voté avec elle.

Le discours du trône est jugé comme très insignifiant par presque toute la presse. Les amis du cabinet lui font un mérite de cette rédaction qui rendra, disent-ils, l'attaque plus difficile.

On ne sait trop ce qu'il faut penser du décret relatif au paiement des intérêts du 5 0/0; généralement on paraît croire qu'on ne peut rien faire qui ait quelque portée en cette matière sans le concours de la chambre.

—On nous écrit de Chalon-sur-Saône:

« Les machines à dragues qui fonctionnent devant le quai amènent chaque jour des objets curieux et antiques. La machine établie sous la première arche du pont a découvert une grande quantité de pièces de monnaies de cuivre, d'or, et d'argent, parmi lesquelles on a remarqué des pièces de Charles X (cardinal de Bourbon) devenues assez rares aujourd'hui. La drague placée vis à vis du bastion a fourni un grand nombre de tuiles romaines, des amphores, des urnes cinéraires fort bien conservées. On a remarqué surtout une admirable coupe en matière vitrifiée transparente et ressemblant presque de l'écaillé. Elle est plate, évasée comme une grande assiette creuse, et ornée à l'extérieur par des petits guillochés rangés en relief et en spirale. »

### MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 1er Juillet.

De Hambourg en 85 jours, brick de lubeck Herman, à Thode et cie, avec eau de vie, bière, &c.  
De Buenos Ayres, paquebot anglais Viper.  
Idem goëlette anglaise Despatch, suit pour Falmouth.  
De Maldonado, goëlette Dominga, avec 40 animaux.  
Idem Pailebot anglais Perla, avec 30 génisses.  
Le brick de guerre anglais Fantome, a touché à las Pipas, près de la Colonia.

### AVIS DIVERS

Changement de domicile.

La lithographie de l'état, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villard et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en tout ce qui concerne cette profession; soin, promptitude et prix modérés.

Changement de domicile.

Madame Martet accouchée vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villard et Arnaud marchands tailleurs.

Se alquien un cuarto de alto, con muebles ó sin ellos para hombre solo, con ventana en la calle del 25 de Mayo; on esta imprenta del Patriota francos datán razon.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la *Marseillaise*, le Chant du Départ, le Veillon au salut de l'Empire et la Parisienne.

Une noire française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle. s'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pastoria.

CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc, oreilles rouges, le dessous du cou rasé. Le poronno qui le ramènera, rue du Cerrito n. 152 ou qui pourra donner connaissance de la personne qui le retient, recevra une bonne récompense.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

AVIS:

On demande un gargon de café. S'adresser au café Labastido au Hoclo.

La lithographie de monsieur Gicis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison. en attendant que lui monsieur Gicis, puisse, libre par la coëtion des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste aîné, maison Lavalley, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, ne Szrardi, autrefois Sañ Carlos, 83.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc. quelle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sert d'un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français *Mathilde*, de bonne construction et bon voiles double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions s'adresser à monsieur de Gercs, rue de Buenos Ayres n. 150.

Le Gérant, Jh. REYNAUD.